



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 64, 1976 – 4, p. 24-27

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15647-5.p.0032](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15647-5.p.0032)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1976. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

EN MARGE DES LIVRES

Jacques LEFEBVRE - **La Lecture du vers claudélien**. Bulletin de la Société Claudel en Belgique - N° 210 (spécial). Hannut Belgique 1975 - 63 pages.

Avec une courte préface du R.P. Boly et une lettre inédite de P. Claudel (à un ecclésiastique, auteur de poèmes, qui avait « certainement une âme, un œil, des sens de poète » mais « le coup d'aile court et le coup de gosier incertain ») ce numéro spécial de la revue belge présente le chapitre liminaire d'une thèse sur la versification claudélienne, brillamment soutenue par J. Lefebvre, à Liège, en 1974.

Dans ces pages, l'auteur vise à « déterminer un style de lecture susceptible d'obtenir un objet valable pour l'analyse de la versification ». Ce qui est de bonne méthode scientifique. Mais cette recherche est aussi d'une grande utilité pour tous ceux qui ont à dire du Claudel et donc pour tous les amateurs de poésie claudélienne, puisque cette poésie est essentiellement une poésie orale, réserve faite, bien sûr, pour les **Cent phrases pour éventail** où le graphisme est fondamental (et encore bien insuffisamment étudié).

Cette question globale se subdivise en un certain nombre de points particuliers : le problème de l'E dit muet est délicat puisque la versification traditionnelle le maintient (sauf élision devant une voyelle) alors que l'usage du français parlé actuellement le supprime le plus souvent, sauf en certains cas précis. C'est une question primordiale pour le calcul du nombre des syllabes, mais à très juste titre, l'étude de J. Lefebvre ne se limite pas à la syllabation et s'intéresse, aussi, à l'accentuation, aux pauses, aux allongements, aux variations tonales.

La méthode choisie consiste à utiliser toutes les pistes qui peuvent apporter des lumières. C'est ainsi que l'auteur étudie d'abord « les tendances rythmiques du poème » (tout au moins de certains poèmes, assez rares finalement — l'exemple analysé est « la Vierge à Midi » — où une certaine régularité s'estompe peu à peu au fur et à mesure du développement). Il se réfère ensuite « aux lectures de l'auteur » sans hésiter, pour contrôler ses impressions personnelles, à soumettre la voix enregistrée de Claudel à l'analyse « par oscillographe, intensimètre, mélomètre ». Et j'imagine que Claudel s'en fut réjoui puisque pour lui « aucun instrument n'est de trop ». En troisième lieu, J. Lefebvre examine « les avis de Claudel en matière de diction » avant de consulter les collaborateurs du poète : comédiens, musiciens, traducteurs. Les apports de ces diverses explorations ne sont pas du même poids : par exemple le très court chapitre consacré à la cinquième méthode (comparaison du nombre de syllabes dans un psaume latin et dans sa traduction par Claudel) ne semble pas apporter des confirmations très convaincantes. Mais le fait de recourir à des voies d'approche multiples au lieu de privilégier dogmatiquement telle ou telle méthode révèle, chez l'auteur, le souci, très estimable, de préférer la vérité à l'arbitraire.

Au fil de cette recherche, sont faites des découvertes parfois piquantes : c'est ainsi que J. Lefebvre (p. 27) décèle chez Claudel lui-même « des différences entre la façon de lire et la façon de concevoir le rythme » (dans le **Stabat Mater** bâti sur l'octosyllabe, Claudel en prononçant « Ruisslant d'un'bav' immond' » réduit le vers à 6 syllabes). Ou bien, il constate que la diction de Claudel ne respecte pas sa théorie du rythme respiratoire, ajoutant que ses interprètes « essaient de donner au verset une unité de souffle... plus que l'auteur mais sans y parvenir ». Il ne saurait être question de vouloir systématiquement prendre la défense de Claudel mais on peut semble-il remarquer que cette unité du verset claudélien est avant tout l'unité d'un battement de « notre appareil à penser » — **poumons mais aussi cerveau et cœur, esprit** — unité qui n'est pas nécessairement brisée par une rapide reprise de souffle au

cours de son jaillissement. Plus positivement J. Lefebvre dégage la hiérarchie des valeurs que respecte Claudel lorsqu'il lit : « en premier, lieu, l'intelligibilité ; en deuxième lieu, l'expressivité et la suggestion ; en dernier lieu, l'esthétique, le rythme. »

Au terme de son enquête, le chercheur parvient-il à ces règles incontestables de lecture qu'il souhaitait obtenir pour asseoir son travail ultérieur ? Pas exactement et il le reconnaît honnêtement : certaines convergences dans les résultats obtenus permettent de poser quelques principes assurés pour la lecture du vers claudélien : intonation du français parlé (et non mélodie), accentuation abondante, dilatation des toniques, insistance sur les consonnes, etc. Par contre, sur la question de l'E, J. Lefebvre prend « (ses) distances à l'égard des récitations de l'auteur. » Ce dernier « se réfère à des critères phonétiques et stylistiques... Mais en tant qu'analyste nous ne pouvons adopter tous ces critères. Notre hiérarchie de valeurs doit placer le rythme en première position. » Notre métricien décide donc de pratiquer « une syllabation plus conforme aux règles de la versification traditionnelle, assouplies toutefois. » Et il termine son étude en tranchant cette situation indéterminée : « Claudel n'ayant pas précisé le sort de l'E, il faut concéder à son lecteur et à son analyste le droit de se donner des conventions à ce sujet. »

En dépit de cette déception au niveau de la certitude rigoureuse, ce travail de J. Lefebvre apporte une contribution très utile à tous les claudéliens. Mais faut-il dire « en dépit » ? J'inclinerais plutôt à penser qu'il est heureux que ces pages, au lieu de nous imposer une règle rigide, nous fournissent une ligne directrice fondée qui laisse à l'interprétation personnelle une marge de liberté et de vie.

C'est avec impatience que la publication des autres chapitres de cette thèse est attendue par ceux qui, à l'annonce d'une étude sur la versification claudélienne, auraient pu craindre que le comptage des syllabes n'y joue un rôle envahissant. Ils ont été, en effet, rassurés par ce chapitre préliminaire où l'on peut lire cette phrase : « Pour paraphaser Claudel, tant que Pégase est au paddock, les syllabes peuvent et doivent se dénombrer, mais lorsqu'il ouvre ses ailes, il faut le saisir par la crinière et l'enfourcher ; si nous comptons encore les syllabes sur nos doigts nous resterons sur terre ! » L'image est peut-être académique mais l'idée est juste et montre que notre guide se souvient du mot du poète qu'il est question d'« un nombre si beau qu'il empêche de compter. »

Roger LEFEBVRE

Claudel Studies, Vol. III, 1976, 1. — Cette active revue contient d'intéressantes études d'Ann Bugliani sur l'Amour « coup de foudre » dans le théâtre de P.C., de Lynne Gelber sur l'attitude de P.C. à l'égard de Rodin, et notamment de Marie-J. Whitaker sur « les vingt sens de **Partage de Midi** ». Cette investigation la conduit, dans une étude dense et originale, à approfondir et varier le sens du titre et donc du drame : parmi d'autres remarquons la création d'un homme, Mesa, l'interversion de l'homme et de la femme en amour, l'insertion temporelle du couple dans le mouvement de l'univers. Par l'imagination sensible, l'auteur pénètre jusqu'au cœur de l'œuvre, d'une manière peut-être discutable, mais enrichissante et fort bien articulée.

Jacques MADAULE : **L'Absent**, Voies ouvertes, Gallimard, 1975.

L'Absent de Jacques Madaule atteint la plus haute et la plus complète sincérité ; en comparaison le Rousseau des **Confessions** paraît un homme qui se met un masque. Aussi est-il difficile d'ajouter quelques commentaires à ce que dit l'auteur ; devant un être qui s'exprime avec une telle force et une telle noblesse sur les phases et les événements de sa vie, on ne peut qu'écouter en silence.

Jacques Madaule se montre d'abord un mémorialiste qui relate, en y participant réellement, les rencontres qu'il a faites dans sa vie : Emmanuel Mounier : le « jeune homme à l'ardeur grave » qui, en fondant **Esprit**, relevait un défi devant les redoutables produits de la modernité qu'étaient Hitler et Mussolini ; — Nehru, alors que les autorités britanniques venaient de le libérer sur parole. Il rend compte d'un voyage dans l'Allemagne nationale-socialiste peu avant la guerre, et il constate que, même chez de belles intelligences, le fanatisme fasciste a déjà fait des ravages.

L'auteur, personnalité bien marquée, tient à son identité unique ; et personne ne comprend mieux que lui « l'antique désir de survivre dans la mémoire des hommes ». Il y a en lui de l'albigeois, qui fait qu'à certains jours il se sent différent dans son propre pays ; il y a aussi de l'anglophilie, développée dans le plus jeune âge par la lecture de Jules Verne et spécialement **Les Enfants du capitaine Grant**.

Jacques Madaule ressent donc profondément les enthousiasmes et les pulsions, les déchirures et les joies de ce monde ; il en parle avec une étonnante lucidité, et cependant vient un moment où il s'absente : d'où le titre du livre qui souligne cette attitude essentielle. En fait Jacques Madaule ne se retire pas, il reste attaché à l'événement, mais il n'y participe plus d'une façon totale. Cette tendance se manifeste dès le début lorsqu'il nous parle de ceux qu'il a rencontrés et qui l'ont influencé : Jacques Maritain, Charles Du Bos. Il se lie à ce dernier qui ne s'intéresse qu'aux écrivains qui ont une âme, qui n'est pas « pour les lumières, mais pour la lumière » ; et en même temps Jacques Madaule se sent un peu gêné dans cette atmosphère raréfiée, qui est celle des cimes.

Il avoue que, quoique entièrement dénué d'autorité naturelle, il a depuis son enfance rêvé au Pouvoir. Il en a senti la fascination, tout en étant révolté contre lui ; car il perçoit qu'une des premières marques du pouvoir est une séparation entre ceux qui l'exercent et ceux qui le subissent. Mystère du pouvoir, fort loin de l'envoûtement d'un Bach ou d'un Mozart. Le pouvoir possède un attrait dont celui qui y a goûté ne peut plus se passer. Mais la distance joue immédiatement pour Jacques Madaule ; il sait à la fois qu'il n'a aucune volonté de puissance, et que finalement on ne peut vraiment connaître le pouvoir sans l'exercer ; aussi l'absent, qui ne se trouve chez lui nulle part, entend bien ne jamais commencer pareille entreprise.

Ses rapports admiratifs et distants avec le pouvoir se vérifient lors d'un voyage en Russie à l'époque stalinienne ; avec quelle ardeur il décrit sa visite de la ville de Minsk en pleine reconstruction, qui témoignait de « toute la puissance d'un pays démesuré ». Il se sent vivre dans ce pays de l'URSS libéré de « la finalité du profit ». Mais en même temps il pressentait que cette ruche bourdonnante était un énorme camp de concentration. Déjà il n'a pas beaucoup de peine à réaliser que Staline, « ce père lointain de qui l'on reçoit tout », est un camarade qui est passablement « éloigné de la commune humanité ».

Rempli d'une profonde sensibilité, il s'absente quelquefois de ses effets ; s'il se trouve dans un métro, dans une foule, il se sent « ailleurs ». Il s'absente au milieu des plus forts élans de son cœur ; par exemple au sein de la nature, pour laquelle il éprouve une passion. Dans une montée au Canigou, il parvient à travers la forêt jusqu'au lac qui porte le nom d'une nymphe, le lac d'Aude. Jamais il ne s'est alors senti plus absent ; mais c'est une absence qui compte,

puisqu'il prit conscience ce jour-là qu'il avait atteint la plus profonde retraite au milieu du plus parfait silence.

Comment un cœur aussi libre ne tiendrait-il pas les deux bouts de la chaîne et n'aurait-il pas reçu comme une vocation celle d'être un lien entre ceux qui se refusent au premier abord, ainsi entre les juifs et les chrétiens ? Auschwitz lui apparaît comme une monstrueuse nouveauté, un immense forfait de l'Europe de formation chrétienne qui a été perpétré avec le lâche silence de presque tous et le silence apparent de Dieu.

**

Jacques Madaule, à l'occasion d'un dialogue avec un ami, pense qu'il va plutôt du côté de la justice que de celui de la liberté ; on peut se demander toutefois si le sens de la liberté, de la liberté du cœur, n'est pas chez lui primordial, ce besoin de liberté qui le mène justement à l'absence. Deux causes expliquent cette tendance. D'abord une connaissance aiguë de notre condition, qu'il a décrite dans un livre dont le titre indique toute la substance : **Considération de la mort** : « Quand la pensée de la mort nous a frappés, la vie devient impossible ».

Enfin, au-delà de la mort, il y a Dieu. Le vide de l'absence prépare admirablement à sa rencontre ; car on peut atteindre Dieu lorsqu'on n'est plus complètement soi-même : « J'ai besoin de quelqu'un auprès de moi pour m'être témoin ». Le livre se termine par un passionnant dialogue entre l'auteur et un personnage qu'il a rencontré au cours d'un voyage en chemin de fer, et qui n'est autre qu'un double de lui-même. Ainsi Jacques Madaule conclut : « Quant à moi, je vous affirme que Dieu n'est pas mort et qu'il nous attend peut-être sur le quai. Mais faites bien attention, car il n'est pas toujours facile de le reconnaître ».

Jean MOUTON.